

Jours à Leontica de Fabio Andina est une merveille de sobriété et de sensibilité. Le narrateur y suit un vieil homme taiseux et fascinant

## DANS LES PAS DU FÉLICE



Leontica, dans les Alpes tessinoises, prend vie comme un personnage à part entière. Ici, l'église romane San Carlo de Negrentino. FRANCESCO FERZINI

ANNE PITTELOUD

**Roman** ► Le Felice «a vécu toute sa vie du début à la fin sans se poser une seule minute, serein et déterminé comme un torrent va à la mer». Et c'est exactement ainsi que se déroule *Jours à Leontica*, qui allie lenteur et progression romanesque, répétition immuable du quotidien et émerveillement, concrétude et impermanence. Dans ce deuxième roman de Fabio Andina – qui réside en partie dans ce village des Alpes tessinoises après avoir étudié le cinéma à San Francisco –, l'extraordinaire naît de l'attention portée aux gestes et aux détails qui forment la matière des jours. Il ne s'y passe rien, ou si peu, et pourtant nous sommes tenus en haleine.

Un petit miracle qui doit beaucoup au personnage de Felice, 90 ans, incarnation d'un monde bien éloigné de celui de

nos villes pressées, ce «vaste cirque rempli de crétiens qu'on plume comme des pigeons», dira-t-il après une brève virée à Bellinzona. Le vieil homme grimpe chaque matin avant l'aube au-dessus de son village. Pourquoi faire? Les rumeurs vont bon train et le narrateur décide de l'accompagner, «histoire de vivre un peu comme lui». Il le suivra pendant sept jours et autant de chapitres. De lui, on ne saura rien d'autre que ce qu'en révèle son regard fasciné sur son compagnon et le portrait qu'il brosse du village et de ses habitants.

Le premier matin, c'est le Felice qui vient le chercher. Il fait encore nuit, le vieux est en short et pieds nus sous la pluie glaciale d'automne. Ils grimpent un bon moment dans l'obscurité jusqu'à «une tache de plomb entre les roches noires. La gouille.» Nu comme un ver, le Felice s'enfonce dans l'eau glacée – comme tous les matins

depuis son voyage en Russie, dans les années 1960. Le narrateur plonge à son tour dans le bain, et dès lors s'immergera tout entier dans le quotidien du taiseux Felice – et nous avec.

### L'art de l'instant

Le récit de Fabio Andina suit ainsi les rituels du vieil homme: la montée à la gouille, le bonjour au Sosto qui traite ses vaches, la coupe du bois pour l'hiver, le trajet avec la vieille Suzuki pour manger le plat du jour au bistro de la Candida, le feu dans le poêle où l'eau bout pour la lessive ou la soupe, pour les tisanes d'herbe sèches. Dans ce récit à fleur des gestes, au ras des choses, le silence est marqué de pudeur et les ellipses ouvrent des fenêtres étonnantes, ponctuées d'images et de scènes marquantes – la mort d'un renard, des biches léchant le sel sur la route, surprises dans la lumière des phares, les repas en silence qui ressemblent à des célébrations.

Au choc initial du contact avec l'eau glaciale succède le bonheur physique, l'euphorie du présent. L'existence même du Felice semble contenue dans cette image, tissée de ces gestes concrets qui font un art de vivre l'instant. En mettant ses pas dans les siens, le narrateur épouse son rythme, ses silences, sa vie à la fois toujours semblable et mouvante comme l'eau du torrent qui va à son rythme jusqu'à la mer, jusqu'à un ailleurs inconnu. Dans ces jours tranquilles mais sans temps mort se glisse une question qui va occuper le village: que dit la lettre reçue par le Felice, avec son timbre indéchiffrable? Pour qui sont le lit et les couvertures demandées à son ami Emilio?

### Communauté solidaire

Le village est une entité, avec ses mythes et ses blessures, ses figures attachantes esquissées en peu de mots et qu'on finit par connaître à force de les croiser. On se côtoie au bar, dans les rues, on se rend des services – champignons et kakis déposés derrière une porte, déblayage de la neige et dépannages divers contre légumes, œufs ou fromages. Cette muette circulation de dons tisse la communauté, dans une ronde de gestes solidaires éloignant la solitude.

Au cœur de cet univers où la vie et la mort s'entrelacent étroitement, il y a le Felice et son silence tranquille, comme un troisième compagnon entre les deux hommes. Son monde de gestes, d'actions et d'objets parle pour lui, dans une langue qui se passe de mots et fait écho au silence de la montagne, de la nuit, de la neige. Ainsi, pas à pas, geste après geste, le narrateur déploie un présent éphémère et gonflé d'éternité où le vieil homme surgit pour nous dans toute sa présence. L'épilogue de *Jours à Leontica* n'en est que plus bouleversant. I

Fabio Andina, *Jours à Leontica*, trad. de l'italien par Anita Rochedy, Ed. Zoë, 2021, 256 pp.

## Au-delà de soi



**Roman** ► Anne-Frédérique Rochat a habité son lectorat à sa petite musique subtile, à la réalité trop sage, un peu triste, qui se cabre puis se brise dans un virage imprévu. Son changement d'éditeur – l'autrice romande ayant rejoint Slatkine après la fermeture de la maison de Luce Wilquin qui la publiait depuis *Accident de personne* (2012) – marque un certain paroxysme, car dans *Longues nuits et petits jours*,

bien malin-e qui discernera l'intangible du réel.

Tout commence par l'arrivée d'Edwige dans le chalet que lui a prêté une amie. Après une rupture difficile, elle a besoin de solitude. Hélas, un homme s'impose et commence à partager son quotidien, sans donner vraiment d'explications. L'intrusion du mystérieux Célien n'est pas le seul élément à faire plonger notre héroïne dans une parfaite confusion: des voix se font entendre et le fantôme de sa mère s'invite lui aussi. Cauchemar qui ne dit pas son nom ou dessous d'une réalité exacerbée, la fièvre monte et brouille les frontières.

Le style, sans fioriture, laisse toute latitude à l'atmosphère et une belle place aux dialogues, qui rappellent qu'Anne-Frédérique Rochat est aussi comédienne et aime donner la parole à ses personnages. Ceux et celles qui connaissent son œuvre ne manqueront pas de remarquer la sororité qui unit la fragile Edwige à Miradie à la peau si fine, personnage du roman éponyme; les autres pourraient se sentir désarçonnés par ce récit aux contours incertains. Pourtant, comme le certifie Célien, «le monde est une grande illusion (...), le secret est de ne jamais regarder où l'on veut que nous regardions, mais dans l'autre direction». Un secret partagé avec nous par une écrivaine qui s'autorise à creuser profondément ses obsessions, quitte à frôler la folie. AMANDINE GLÉVAREC

Anne-Frédérique Rochat, *Longues nuits et petits jours*, Ed. Slatkine, 2021, 185 pp.

## Un poète dans la Terreur

**Roman** ► Des vers écrits contre Robespierre, des liens avec des aristocrates, voire des lettres de Grande-Bretagne: à Paris, en 1794, cela suffisait pour être enfermé à Saint-Lazare. C'est ce qui est arrivé au poète André Chénier, protagoniste de *La glorieuse imposture*, dernier roman de Christophe Gaillard. L'auteur valaisan fait revivre l'ambiance singulière de cette prison parisienne pendant la Terreur révolutionnaire. Sade et le peintre Hubert Robert y ont été détenus. Chénier s'y trouve au pire moment, quand est mise en œuvre la «conspiration des prisons», qui prévoit d'éliminer des détenus en masse. Cent soixante-sept personnes seront guillotines en trois jours.

La narration combine peur et espoir, poésie et échos de la vie à Saint-Lazare – où entendre l'appel de son nom sous-entend l'imminence du supplice. «Sur des idées nouvelles, faisons des vers antiques», s'est dit un Chénier lyrique, un temps proche du peintre David. Entre les vers du célèbre prisonnier, ses rêveries amoureuses et la machine d'Etat, le contraste est frappant.

Aimée de Coigny est l'autre personnage central du roman: la muse de Chénier a été immortalisée en vers dans son célèbre poème *La Jeune captive*. Elle a sauvé sa vie en payant pour être retirée de la liste des suspects. Chénier, lui, a eu la tête tranchée deux jours avant l'exécution de Robespierre qui marqua la fin de la Terreur. Alors que l'histoire bascule, *La glorieuse imposture* révèle les aspects sombres ou lumineux des protagonistes pris dans le tumulte révolutionnaire. L'art et l'esthétisme pâtissent de la violence et de l'arbitraire, en 1794 comme de nos jours, rappelle Christophe Gaillard. MARC-OLIVIER PARLATANO

Christophe Gaillard, *La glorieuse imposture*, L'Aire, 2021, 358 pp.



# Ecrivaine et capitaine, Cilette Ofaire redécouverte

**Nouvelle édition** ► *L'Isme* reparait, suivi par une biographie de l'autrice originaire de Neuchâtel dont l'œuvre a rencontré le succès public et critique avant de sombrer dans l'oubli.

Pendant une trentaine d'années, de son premier roman *Le San Luca* (1934) à sa mort en 1964, Cilette Ofaire a compté parmi les écrivain-es suisses de langue française «les plus lus et reconnus au monde», écrit Charles Linsmayer dans sa biographie de l'autrice née en 1891 à Couvet, dans le canton de Neuchâtel. L'historien de la littérature zurichoise y éclaire la vie et l'œuvre d'une femme en quête de liberté, artiste, écrivaine et... capitaine. Son texte clôt une nouvelle édition de *L'Isme*, où Cilette Ofaire fait le récit de sa traversée en mer de trois ans entre La Rochelle et Ibiza, où son yacht à vapeur *L'Isme* arrive en 1936, en pleine guerre civile espagnole.

Réfugiée sur la côte française après la perte du bateau, elle revient sur ces années en mer pendant lesquelles elle affirme sa stature de capitaine tout en surmontant la crise existentielle qui a suivi le naufrage de son mariage avec l'artiste Charles



Cilette Ofaire (à gauche) sur le *San Luca*. DR

Hofer – le couple avait acheté *L'Isme* pour partir en haute mer après avoir sillonné les fleuves d'Europe dans le *San Luca*. Aux côtés de ses deux matelots, dont Ettoré qui lui voue un respect et une amitié indéfectibles, elle mène sa barque, entre rencontres émouvantes et intimidations diverses,

péripiéties inattendues et poursuite de son projet littéraire et artistique.

C'est ainsi en femme libre, responsable de ses choix, qu'elle signe ce livre généreux célébré à sa sortie comme le roman de l'espoir et de l'humanité dans une Europe blessée par le conflit mondial. Entre 1941 et 1961, il y aura 43 éditions de *L'Isme*, qui se vend à 150 000 exemplaires.

Cilette Ofaire ne reviendra pas en Suisse, entretenant de mauvaises relations avec sa famille après une enfance marquée par la mort précoce de sa mère et la maltraitance de sa belle-mère. Etablie près de Toulon, elle publiera plusieurs livres, donc les nouvelles *Sylvie Velsey*, réimprimé 17 fois par Stock et qui lui valurent le surnom de «Katherine Mansfield française», raconte Charles Linsmayer. Traduite en de nombreuses langues, son œuvre occupe une place de premier plan dans la littérature, des critiques évoquant à son propos Joseph Conrad, Colette, Faulkner ou Dos Passos. Mais un quart de siècle après sa mort, elle est tombée dans l'oubli alors que les Ramuz, Cendrars ou Cingria sont élevés au rang de classiques universels, s'étonne le critique zurichois.

A cette ignorance de la part de la recherche littéraire suisse s'ajoute un effacement éditorial: plus aucun de ses ouvrages n'était disponible en français jusqu'en 1990, après qu'une exposition sur son œuvre à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel ne l'ai remise en lumière en 1987.

Cette nouvelle édition de *L'Isme* et la passionnante postface de Charles Linsmayer réparent ainsi une injustice. Elle a également paru en Suisse alémanique, et est complétée chez L'Aire par des dessins de Cilette Ofaire ainsi que par des pages tirées du fascinant «Journal de bord de *L'Isme*»: Cilette Ofaire avait conçu un alphabet visuel de plus en plus développé pour garder le souvenir des jours en mer (météo, vent, etc.), auxquels se sont ajoutés tous les événements du quotidien, rencontres, réserves, réparations, sorties en mer, maladies, écriture, bombes... puis activités au jardin, entre autres, une fois le yacht quitté. Cette vie en vignettes, outre sa beauté visuelle, complète cette captivante redécouverte. APD

Cilette Ofaire, *L'Isme*, nouvelle édition suivie d'une postface de Charles Linsmayer, Ed. de L'Aire, 2021, 453 pp.